



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Synonymes François, Leurs Différentes Significations Et Le Choix Qu'il En Faut Faire pour parler avec justesse

Girard, Gabriel

Rouen, 1788

Article Cinquieme. Utilité de la Presodie.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60158](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60158)

ARTICLE CINQUIÈME.

Utilité de la Prosodie.

P U I S Q U E la Prosodie nous enseigne la juste mesure des syllabes, elle est donc utile, elle est nécessaire pour bien parler. Mais ce seroit parler très-mal, que d'en observer les regles avec une exactitude qui laisseroit entrevoir de l'affectation ou de la contrainte. Tout respire une aimable liberté dans la conversation des honnêtes-gens. Vivacité & douceur; c'est ce qui fait le caractère du François; & il faut que son caractère se retrouve dans son langage. Aussi ceux qui formerent peu-à-peu notre langue, se proposerent-ils évidemment ces deux fins. Pour la rendre vive, ou ils ont abrégé les mots empruntés du latin; ou, lorsqu'ils n'ont pu diminuer le nombre des syllabes, du moins ils en ont diminué la valeur, en faisant breves la plupart de celles qui étoient longues. Pour la rendre douce, ils ont multiplié l'E muet, qui rend nos élisions coulantes; & comme les articles & les pronoms reviennent souvent, ils en ont banni (7) l'*hiatus*, jugeant une cacophonie pire qu'une irrégularité.

Toutes les syllabes paroissent breves dans la conversation. Cependant, si l'oreille se rend attentive, elle sent que la Prosodie est observée par les personnes qui parlent bien. Les fem-

(7) *L'épée pour la épée. Mon amitié pour ma amitié. Impetrarum est à consuetudine, ut peccare suavitatis causâ liceat. Orat. 47.*

mes ordinairement parlent mieux que les hommes. Si l'on en croit Cicéron, cela vient de ce qu'étant (9) moins répandues, elles conservent plus fidelement l'accent d'une bonne éducation, & risquent moins de le corrompre par un accent étranger. Cette raison pouvoit être bonne pour les dames Romaines; mais il y en a une meilleure pour celles de la Cour & de Paris: c'est qu'elles ont les organes plus délicats que nous, & plus d'habitude à discerner ce qui plaît ou ne plaît pas.

Plus la prononciation est lente, plus la Prosodie devient sensible. On lit plus lentement qu'on ne parle; ainsi la Prosodie doit être plus marquée dans la lecture, & bien plus encore au Barreau, dans la Chaire, sur le Théâtre. Mais les bornes que je me suis prescrites ne permettent pas que je m'arête à ce qui distingue la conversation, la lecture, la déclamation; & je ne considère l'utilité de la Prosodie, que par rapport à la Poésie & à l'éloquence.

I.

Quand j'ai parlé de nos vers mesurés à la manière des Grecs & des Latins, j'ai seulement voulu en conclure que notre Prosodie avoit été fort connue, dès le temps de Charles IX. Je n'ai prétendu dire, ni que cette sorte de versification fût possible en notre langue, ni, en la supposant possible, qu'elle nous convînt.

Premièrement, elle ne me paroît pas possible. Car, quoique notre langue nous fournisse des longues & des breves, ce n'est pas avec le pouvoir de les placer à notre gré. Tel est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel

(9) *De Orat.* liv. III. chap. 21.

Il doit être toujours observé, en vers comme en prose. On fait marcher le nominatif avant le verbe; il faut que l'adjectif touche immédiatement le substantif, avant ou après; & lors même qu'en faveur de la netteté ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît.

Un de nos Poètes n'est donc pas maître d'arranger ses paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont il a besoin; & quand, par hasard, il auroit rencontré la mesure d'un vers Saphique ou Alcaïque, ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second, ni, à plus forte raison une Ode entière, comme les Poètes du seizième siècle l'avoient entrepris. Parmi plus de mille vers mesurés, que j'ai eu la curiosité de lire, je n'en ai pas trouvé un seul de bon, ni même de supportable.

Mais, en second lieu, quand même les vers mesurés seroient pour nous quelque chose de possible, & si l'on veut, de facile, où Jodelle & Baïf avoient-ils pris que cette espèce d'harmonie nous convînt? Quand, dis-je, notre Langue nous permettroit de faire des vers mesurés, sur quel fondement a-t-on voulu que les mesures des Grecs (1) fussent aussi les nôtres? Il est aisé de voir que nos François, il y a cent cinquante ans, n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'érudition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux. L'érudition, sans doute, est nécessaire pour former & pour assurer le goût: mais le goût,

(1) Vers coriambique - d'metre - hypercatalectique. Vers dactylo-trachaique-tétrametrebra-chycatalectique; termes employés par Baïf. Peut-on rien imaginer de plus burlesque dans la bouche d'un François?

à son tour, est nécessaire pour diriger l'érudition, si j'ose ainsi parler, & pour empêcher que l'esprit ne convertisse en poison ce qui est destiné à être sa plus saine nourriture. On doit également craindre & l'ignorance & le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'antiquité, risquent d'être bien neufs toute leur vie, & ceux qui ne veulent connoître que l'antiquité, ne sont jamais ni de leur temps, ni de leur nation.

Voyons donc en quoi, & jusqu'à quel point nous pouvons tourner à nos usages les secours que nos Anciens tiroient de leur Prosodie. Il est clair que sa vertu consiste dans ce qu'ils appelloient le *rithme*, c'est-à-dire, *l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines* (2) *proportions*. Or, il y a ici deux choses à distinguer : la première que c'est un *assemblage de plusieurs temps* ; la seconde, que *ces temps gardent entr'eux certaines proportions*. Quant à la première, nous sommes tout-à-fait de niveau avec les Anciens, puisque nous avons, comme eux, nos temps syllabiques. Quand à la seconde, que *ces temps gardent entr'eux certaines proportions*, je demande si cette contrainte étoit préférable à notre liberté : un arrangement régulier des temps syllabiques, mais perpétuellement le même dans la même espèce de Poésie : valoit-il mieux, & donnoit-il plus de jeu à l'esprit ? Au moins conviendra-t-on que le Poète François se trouve précisément dans le cas où étoient les Orateurs & Grecs & Latins. Ils n'avoient point de règles fixes pour la distribution des longues & des breves dans leur prose ; mais ils ne laissoient

(2) C'est la définition d'Aristide-Quintilien, rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome V, pag. 152.

pas de les distribuer avec art; & nos Poëtes ont la même facilité, d'où résultent les mêmes avantages.

Arrêtons-nous, cela étant, à l'effet que le rythme est capable de produire. Or, son effet propre & unique, c'est de rendre le discours ou plus lent ou plus vif. Plus lent, si l'on multiplie les pieds où dominent les longues. Plus vif, si l'on multiplie les pieds où dominent les breves. Car les pieds sont dans les vers ce que sont les pas dans la danse. Il est vrai que les Anciens étant Maîtres de l'arrangement des mots, pouvoient faire tout de suite autant de vers qu'ils vouloient, composés de mêmes pieds. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit; & ne leur disputons pas cet avantage, si c'en est un. Peut-être au fond que ce retour uniforme de la même cadence, quelque régulière qu'elle soit, ne fait qu'une sorte de beauté, qui, tout préjugé à part, ne tient pas moins que la rime à l'arbitraire. Quoi qu'il en soit, l'utilité réelle de leur Profodie, c'est de pouvoir donner au discours, ou de la vivacité, ou de la lenteur; & nous le pouvons aussi bien qu'eux. J'irois même jusqu'à dire que nous ne sommes pas obligés, comme eux, d'assembler des pieds, & de tels pieds; mais qu'il nous suffit de mettre ensemble, ou un peu plus de breves, ou un peu plus de longues, suivant le besoin.

On peut, dit positivement le P. Mersenne; transporter dans nos vers rimés toute la richesse, la variété & la beauté des mouvements, qui sont dans les Poésies des Grecs, sans qu'il soit nécessaire (3) de pratiquer les vers mesurés. Un aveu

(3) *Harmonie Univ. liv. VI, Propos. 27.*

si formel est glorieux à notre langue ; car le P. Merfenne paroît d'ailleurs l'homme du monde le plus entêté du rythme ancien , soit dans son traité de l'*Harmonie universelle* , soit dans ses commentaires sur la Genese, où il rapporte, avec des éloges infinis , quelques morceaux de la musique faite sur les vers mesurés de Baïf. *Tels vers*, dit le Sieur d'Aubigné, *de peu de grace à les lire & prononcer , en ont beaucoup à être chantés ; comme j'ai vu en de grands concerts faits par les Musiques (4) du Roi.* Un Auteur que Sauval (5) ne cite point, & qui étoit, dit-il, contemporain de Baïf , nous donne encore une plus grande idée de ces vers mesurés , & des effets admirables qu'ils produisoient accompagnés du chant. Vossius (6) nous invite à en reprendre la méthode : que, s'ils ont échoué autrefois , c'est parce que de mauvais Poètes s'en méloient , mais qu'aujourd'hui nous en aurions de plus habiles.

Je conclus de toutes ces autorités , non pas que nous fassions des vers mesurés , car la chose est démontrée impossible ; mais qu'on pourroit quelquefois rendre nos airs plus conformes qu'ils ne sont ordinairement à la Prosodie. On est content du Musicien , lorsque son air exprime le sens des paroles : peut-être qu'en même temps il pourroit répondre à la Prosodie ; & ce seroit une nouvelle source d'agrémens. Pourquoi le Musicien ne le pourroit-il pas, puisque le Poète le peut parfaitement , comme le P. Merfenne l'avoue , & comme je vais le prouver ?

(4) Dans l'ouvrage cité , page 15.

(5) *Antiquités de Paris* , tome II , page 495.

(6) *De viribus ritmi* , page 131.

Qu'en

Qu'on me permette d'essayer sur Despréaux ce que Scaliger & beaucoup d'autres ont fait sur Homere & sur Virgile. Prenons au hasard les quatre vers par où finit le second Chant du Lutrin.

*Du moins ne permets pas..... La mollesse
oppressée*

*Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,
Soupire , étend les bras , ferme l'œil & s'endort.*

Quel est ici l'objet du Poëte ? D'achever le portrait de la Mollesse. Et comment la peindroit-il mieux , qu'en la supposant hors d'état de finir sa phrase ? Des cinq derniers mots qu'elle articule , il y en a quatre de monosyllabes , *Du moins ne permets pas* , & si peu de chose suffit pour épuiser ce qui lui reste de forces. Ajoutons que ces deux finales , *mets* , *pas* , marquent bien sa lassitude.

Oppressée est moins un mot qu'une image. Deux syllabes traînantes , & la dernière qui n'est composée que de l'*e* muet , ne font-elles pas sentir de plus en plus le poids qui l'accable ?

Tant de monosyllabes dans le vers suivant , continuent à me peindre l'état de la Mollesse , & je vois effectivement *sa langue glacée* , je le vois par l'embarras que cause la rencontre de ces monosyllabes , *sa* , *se* , *sent* , *sa* , qui augmente encore par *langue glacée* ou *gue-gla* me fait presque à moi-même l'effet qu'on dépeint.

Je cours au dernier vers. Commençons par en marquer la quantité.

Soupire , étend lès brās , fermè l'œil , & s'endort.

Tome II.

Affurément, si des syllabes peuvent figurer un soupir, c'est une longue précédée d'une breve, & suivie d'une muette, *soupire*. Dans l'action d'étendre les bras, le commencement est prompt, mais le progrès demande une lenteur continuée, *tënd les bras*. Voici qu'enfin la Mollesse parvient où elle vouloit, *f'ërme l'œil*. Avec quelle vitesse? Trois breves. Et delà, par un monosyllabe bref, suivi de deux longues, & *s'endort*, elle se précipite dans un profond assoupissement.

On peut lire sur ce sujet un excellent Discours (6) de M. Racine le fils, où il cite ces deux autres vers de Despréaux:

*N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.*

» On est contraint, dit-il, de les prononcer avec
» peine & lenteur; au lieu qu'on est emporté
» malgré soi dans une prononciation douce &
» rapide par celui-ci:

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Je ne prétends point que Despréaux ait eu de pareilles attentions. Je n'en soupçonne pas plus Homere ni Virgile, quoique leurs interpretes soient en possession de le dire. Mais ce que je croirois volontiers, c'est que la nature, quand elle a formé un grand Poëte, un grand Orateur, le dirige par des ressorts cachés, qui le rendent docile à un art dont lui-même il ne se doute pas, comme elle apprend au petit enfant d'un pâtre sur quel ton il doit prier, appeler, caresser, se plaindre.

Pardonnons à un grave Philosophe de mé-

(6) Parmi les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome XV, page 223.

priser, & même d'ignorer les avantages de la Profodie : mais un Poëte, mais un Musicien peut-il en avoir une connoissance trop étendue ?

Quoique notre Poëte, dit M. Burette aux Musiciens, ne se mesure point suivant les longues & les breves, cela n'empêche pas que le chant ne doive faire sentir exactement par la durée des sons, la quantité de chaque syllabe : & c'est ignorance, ou négligence au Musicien (7), d'en violer les regles.

Que les Comédiens sur-tout n'oublient pas le reproche que leur fait M. de Voltaire, à la tête de sa dernière Tragédie. *La misérable habitude, dit-il, de débiter des vers comme de la prose, de méconnoître le rhytme & l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.*

Pour les Poëtes, ne savent-ils pas que la rime ne les dispense jamais d'observer les loix de la Profodie ? Une breve à la rigueur ne doit rimer qu'avec une breve ; ni une longue qu'avec une longue. Toute la licence qu'on peut prendre, ne regarde que les syllabes douteuses. Je n'entrerai point ici dans un détail, qui déplairait à nos Poëtes. Mais enfin, s'ils trouvent qu'on les gêne trop, je les conjure de faire attention à leurs propres intérêts, qui leur défendent sévèrement de se relâcher sur la rime. Car ne croyons point que ce soit, comme quelques-uns l'ont dit, une invention de nos siècles barbares, puisqu'elle se trouve usitée parmi les plus anciens (8) peuples de l'Asie, de l'Afrique, &

(7) Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome V, p. 164.

(8) *Consuetudinem hanc servant, non Arabes tantum, & Persæ, Afri, sed & Tartari, & Simenses & complures quoque Americanæ gentes; ut dubitari vix possit, quin ipsa natura unâ cum cantu hanc poëseos*

de l'Amérique même. Tout le mal qu'on dit d'elle n'est vrai qu'entre les mains d'un homme sans génie, ou qui plaint sa peine. Elle a enfanté mille & mille beaux vers. Souvent elle est au Poète comme un génie étranger, qui vient au secours du sien. Je comprends qu'elle se fait quelquefois acheter; mais ceux qui joignent un grand courage à un grand talent, ces hommes rares que la renommée divinise, quelquefois même pendant leur vie, doivent être charmés que leur art soit entouré de grandes difficultés, qui le rendent inaccessible aux esprits médiocres, & qui maintiennent la Poésie dans la possession où elle est depuis l'origine des Arts, d'être le langage des Dieux.

Je finis par quelques observations qui concernent l'Orateur.

I I.

Avant que de rechercher en quoi la Prosodie est utile à l'Orateur, pour qu'il donne de l'harmonie au discours, c'est une nécessité de faire voir, mais en peu de mots, que cette harmonie est quelque chose de réel.

Personne, je crois, ne peut nier que les trente plus méchants vers de Chapelain, & les trente meilleur vers de Racine ou de Despréaux, ne fassent à l'oreille un effet bien différent. On juge ceux-ci plus harmonieux que ceux-là. Or est-il que tout jugement qui se fait par comparaison, suppose qu'on a de quoi former un jugement absolu. Par conséquent il porte sur des principes, lesquels nous fussent-ils entièrement inconnus, ou même impénétrables, n'en feroient pas moins certains, & n'en prouveroient

rationem mortalibus tradiderit. Isaac Vossius de Poëmatum cantu & viribus Rythmi, p. 25.

pas moins la réalité (9) de l'harmonie dans le discours.

Mais bien loin que ce soit un mystere difficile à pénétrer, Aristote & Cicéron en ont parlé très-clairement. Tous les deux adoptent les mêmes principes; &, s'ils n'en font pas toujours la même application, c'est que leurs langues ne sont pas les mêmes. Voyons, à leur exemple, ce que la nôtre demande, ce qu'elle défend. Je m'attacherai à Cicéron, qui est ici (1) plus étendu, plus méthodique même qu'Aristote. On apprend de lui, premierement à qui sont dues les plus anciennes observations que l'on ait faites sur l'harmonie de la prose: en second lieu, sur quel fondement & à quelle occasion elles se firent: troisiemement, en quoi cette harmonie consiste: & enfin comment on doit en user. Voici donc, sur ces quatres points, le précis de sa doctrine, mais dépouillé de ce qui n'a rapport qu'au latin, & accompagné de ce qui regarde le François.

Premierement, il est certain que le nombre oratoire n'a été trouvé, ou du moins réduit en art, que long-temps après la mesure du vers. Cicéron en reconnoît Isocrate pour le principal Auteur, & Isocrate n'a vécu que plus de six cents ans après Homere. Pour ce qui est des Romains, il paroît que Cicéron à cet égard fut leur isocrate. Quoi qu'il en soit, les Romains n'ont jamais su que ce qu'ils apprirent des Grecs. Aujourd'hui encore, quoique tous

(9) *Esse igitur in oratione numerum quemdam, non est difficile cognoscere. Judicat enim sensus. In quo iniquum est, quod accidit, non agnoscere si, cur id accidat, reperire nequeamus.* Orat. cap. LV.

(1) Voyez le dernier livre de *Oratore*, depuis le chapitre XLIX, & l'*Orator*, depuis le chap. LII. jusqu'à la fin.

les siècles & tous les peuples nous soient connus; il faut convenir qu'en ce qui concerne les beaux Arts, les Grecs du bon siècle, qui fut celui de Philippe & d'Alexandre, sont toujours eux seuls, ou du moins préférablement à tous autres, les précepteurs du genre-humain. Puisqu'une nation, si attentive d'ailleurs aux graces du langage, tarda si long-temps à trouver le nombre oratoire, c'est une consolation pour nous, qui ne connoissons ce genre d'harmonie que depuis Malherbe dans les vers, & depuis Balzac dans la prose. Je parle de Malherbe, parce qu'en effet le nombre dont il s'agit ici, n'est nullement la mesure du vers, & au reste je dis indifféremment, nombre, harmonie, cadence, pour exprimer la même idée, qui, dans un moment, se débrouillera tout-à-fait.

Mais, en second lieu, comment le nombre oratoire fut-il observé, & sur quel fondement? Rien de plus simple, dit Cicéron; & je m'étonne, ajoute-t-il, que cette découverte ait été faite si tard, puisqu'il suffisoit pour cela de remarquer une chose toute naturelle, qu'une phrase bien cadencée, comme le hasard en produit souvent, est plus agréable qu'une autre, dont le tour n'aura rien d'harmonieux. Telle est, en effet, la justesse de l'oreille, ou plutôt de l'esprit, à qui l'oreille fait son rapport, qu'ayant la mesure des mots en nous-mêmes, d'abord nous sentons s'il y a dans la phrase du trop ou du trop peu; quelque chose d'excédent, ou de tronqué. Voilà par où l'on parvint (2) à déterminer la mesure du vers: ce ne fut point par des démonstrations mathématiques, ni par de grands efforts de raisonnement: l'oreille ju-

(2) *Neque enim ipse versus ratione est cognitus, sed naturâ atque sensu. Orat. cap. LV.*

gea : & de même qu'elle avoit elle seule trouvé la juste mesure du vers , elle fit aussi , quoique long-temps après , observer le nombre oratoire , par la comparaison d'une phrase bien tournée , bien cadencée , avec une phrase sans cadence & sans tour.

Qu'est-ce donc précisément que cette cadence ? Troisième point à examiner dans l'ordre de Cicéron , & sur lequel ni lui ni Aristote n'ont jugé à propos de rien dire de formel , parce qu'une définition sèche est souvent plus capable d'embrouiller que d'éclaircir les idées qui tiennent immédiatement au goût & au sentiment. Quelque danger qu'il y ait à vouloir faire ce que ces grands Maîtres n'ont point voulu , il me semble pourtant qu'on peut , en rapprochant leurs principes , définir le nombre oratoire , *une sorte de modulation qui résulte , non-seulement de la valeur syllabique , mais encore de la qualité & de l'arrangement des mots.* Pelons tous ces termes.

Je dis , *une sorte de modulation* , parce que c'est une suite de plusieurs tons inégaux , qui n'ont pas été distribués arbitrairement , mais où il doit se trouver de certaines propositions , sans lesquelles ce ne seroient que des sons indépendants les uns des autres , & dont l'assemblage confus ne formeroit rien de flatteur pour l'oreille.

Je donne pour première cause de cette modulation , *la valeur syllabique* des mots dont une phrase est composée : c'est-à-dire , leurs longues & leurs breves , non point assemblées fortuitement , mais assorties de manière qu'elles précipitent ou ralentissent la prononciation au gré de l'oreille.

J'ajoute qu'il faut avoir égard à la *qualité*

des mots. Et par-là je n'entends point ce qui en caractérise la noblesse, la bassesse, l'énergie, la foiblesse; c'est l'affaire de la réthorique. Quant à la Prosodie, elle ne les considère que matériellement, & comme des sons, ou éclatants ou sourds; ou lents ou rapides; ou rudes ou doux. Or, nous ne créons pas les mots; c'est une nécessité de les employer tels qu'ils sont: & il y auroit une délicatesse outrée, il y auroit même de la bisarrerie à vouloir en rejeter quelques-uns, sous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. Un des plus importants secrets de la Prosodie, c'est de tempérer les sons l'un par l'autre. Il n'y a point de si rude syllabe qui ne puisse être adoucie; il n'y en a point de si foible qui ne puisse être fortifiée; tout cela dépend des syllabes qui précédent ou qui suivent celle dont l'oreille se plaint.

J'ai donné (3) pour dernière cause de l'harmonie, l'arrangement des mots. Car, quoique notre langue aime un arrangement simple, naturel & régulier, cela n'exclut que les inversions qui sont violentes; & souvent on est obligé de transporter où des mots ou même des membres de phrases, non-seulement pour être plus clair ou plus énergique, mais encore pour attrapper un son harmonieux. Je ne finirois point, si j'en voulois rapporter des exemples. Qu'on prenne au hasard quelque période un peu sonore, ou dans Fléchier ou dans Bossuet; que l'on en conserve toutes les paroles, mais qu'on les déränge seulement, le sens demeurera le même, & l'harmonie disparaîtra.

Une phrase bien cadencée est donc un tissu de syllabes bien choisies & mises dans un tel

(3) *Non numero solum numerosa oratio, sed & compositione fit.* Orat. LXV.

ordre, que les organes, soit de celui qui parle, soit de celui qui écoute, soient agréablement flattés par une sorte de modulation, qui fait que le discours n'a rien de dur ni de lâche, rien de trop long ni de trop court; rien de pesant ni de fautilant.

Quatrieme & dernier point à éclaircir, l'usage qu'on doit faire du nombre oratoire; c'est-à-dire, quelle est sa véritable place: s'il doit être varié, & comment; en quoi il s'éloigne du nombre poétique, & jusqu'où il peut en approcher.

Que la véritable place du nombre oratoire, ce soit le commencement & la fin d'une période, j'avoue que Cicéron en fait une loi, d'autant plus sensée, qu'en effet l'attention de l'auditeur est plus vive au commencement de la phrase, & que l'oreille, ou d'abord on ne la contente pas, veut bien suspendre un peu son jugement, dans l'espérance qu'on ne finira point sans la contenter. Mais en notre langue ce n'est pas tout-à-fait la même chose. On ne sauroit exiger de nous que nous gardions pour la fin de la phrase les termes les plus sonores, car nous sommes forcés de suivre l'ordre naturel; & comme l'oreille du François ne s'attend point qu'on la dédommage à la fin de la période, aussi ne permet-elle pas d'en négliger le milieu.

Toutes nos phrases, d'un bout à l'autre, doivent donc être nombreuses. Mais la cadence doit perpétuellement varier; car, d'être uniforme dans son harmonie, ou de n'en avoir point, ce sont deux extrémités aussi vicieuses l'une que l'autre. Tantôt la période sera de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre; quelquefois elle ira même plus loin; car il faut de toute nécessité que la marche du discours se

propoportionne à celle de l'esprit, qui peut, de temps en temps, avoir besoin d'un plus grand espace pour se déployer. Quelquefois aussi, & plus souvent encore, il lui arrive de se renfermer dans l'espace le plus court. Un mot lui suffit; un mot fera toute la phrase.

On voudroit inférer delà que tout est donc arbitraire dans le style, puisque, suivant les maîtres de l'art, il nous est permis de faire nos phrases & aussi longues & aussi courtes qu'il plaît, puisque nous pouvons y faire entrer toutes sortes de mots, & les plus rudes aussi-bien que les plus coulants; puisqu'enfin la distribution des longues & des breves n'a rien, ni de borné quant au nombre, ni de fixe quant au lieu.

Je conviens des principes. Aristote & Cicéron les reçoivent, les établissent. Je nie seulement les conséquences qu'on en veut tirer. Rien n'est déterminé ni prescrit; cela est vrai. Tout est donc arbitraire; cela est faux. Ainsi nos Métaphysiciens auroient beau se récrier, ils ont affaire à un Juge qui en fait plus qu'eux, & qui même (4) pousse l'orgueil encore plus loin qu'eux. Quel est-il? L'oreille: Juge, en effet, le plus orgueilleux qu'on puisse imaginer, car il prend son parti dans l'instant, & sans daigner ni écouter aucune remontrance, ni rendre aucune raison de ses arrêts.

Pour obéir à l'oreille, jamais ne négigeons le nombre, mais varions-le souvent. Elle demande qu'on soit attentif à lui plaire, sans que cette attention se fasse remarquer. Une suite de périodes, toutes de la même étendue, dont les membres seroient également partagés, &

(4) *Aures, quarum est judicium superbissimum. Orat. cap. XLIV.*

qui produiroient un nombre uniforme, ne man-
queroit pas de fatiguer, & décéléroit un art
odieux. Il faut couper nos phrases à propos. Mais
il y a une maniere de les couper qui, bien loin
d'interrompre l'harmonie, sert à la continuer &
la rend plus agréable. Car ne confondons pas le
style qui n'est pas périodique, avec le style qui
n'est point lié. On peut n'être pas toujours pé-
riodique; il y a même plus de grace de ne l'être
pas toujours: mais on doit toujours lier ses
phrases de maniere qu'elles soient enchainées l'une
avec l'autre. Je porte envie aux Grecs, dont la
langue étoit si abondante en conjonctions, au
lieu que la nôtre n'en conserve que très-peu,
encore voudroit-on nous en priver. Rien de plus
contraire à l'harmonie que des repos trop fré-
quents, & qui ne gardent nulle proportion
entr'eux. Aujourd'hui pourtant c'est le style qu'on
voudroit mettre à la mode. On aime un tissu de
petites phrases isolées, décousues, hachées,
déchiquetées. Il semble que la valeur d'une ligne
soit une immense carrière, qui suffise pour épuiser
les forces de l'Auteur, & qu'ensuite tout hors
d'haleine, il ait besoin de faire une pause qui le
mette en état de recommencer à penser. Ordinairement ces sortes de gens ont des idées aussi bor-
nées & aussi peu liées que leurs phrases. Vrais co-
pies de cet Hégésias, dont Cicéron (5) dit que si
quelqu'un cherche un sot Ecrivain, il n'a qu'à
prendre celui-là.

Par tout ce qu'on vient de lire, il est aisé
de voir en quoi les loix de l'harmonie sont les

(5) *Quam (numerofam comprehensionem) perversè
fugiens Hegesias.... saltat incidens particulas: & is
quidem non minùs sententiis peccat, quàm verbis: ut
non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognov-
erit. Orat. cap. LXVII.*

mêmes pour le Poëte & pour l'Orateur, en quoi elles sont différentes. L'un doit, comme l'autre, donner à son discours cette sorte de modulation, *qui résulte non-seulement de la valeur syllabique, mais encore de la qualité & de l'arrangement des mots* : qu'un doit, comme l'autre, varier toujours son harmonie; & de manière que jamais elle ne soit interrompue. Jusques-là l'Orateur & le Poëte françois marchent de compagnie. Mais deux choses aisées à remarquer, la mesure & la rime, distinguent essentiellement le Poëte, & lui sont une espece particuliere d'harmonie qui n'a plus rien de commun avec celle de l'Orateur. Aussi est-il permis au Poëte, il lui est même ordonné de faire bien sentir son harmonie, tandis que l'Orateur, s'il est sage, fuit les cadences poétiques autant qu'il recherchera celles qui lui sont propres. Delà vient qu'en faveur des sons mélodieux, que le Poëte seul a droit de nous faire entendre, non-seulement nous lui pardonnons des inversions plus fortes & plus fréquentes, mais pour le rendre inexcusable, s'il manque à nous flatter l'oreille, nous lui accordons, & plus de liberté dans le choix des mots, & moins de contrainte dans la structure de ses phrases, & plus de hardiesse dans ses tours.

Poëtes & Orateurs, écoutez comme vous parle Denys d'Halicarnasse à la fin d'un (6) ample Traité, où il démêle admirablement, & pour sa langue, ce que je n'ai fait qu'entrevoir pour la nôtre.

» On auroit tort, dit-il, de trouver mauvais
 » qu'un aussi grand homme que Démosthene,
 » dont le mérite a obscurci la gloire de tous

(6) *De l'arrangement des mots*, chap. 25.

» ceux qui s'étoient montrés avant lui dans la
 » carrière de l'Eloquence, voulant composer des
 » écrits immortels, & ayant le courage de se
 » livrer à l'examen (7) de l'Envie & du Temps,
 » Juges formidables, il ait apporté une atten-
 » tion si scrupuleuse, non-seulement à la soli-
 » dité & à l'ordre des pensées, mais encore au
 » choix & à l'arrangement des mots. On ne trou-
 » vera rien là d'étonnant, si l'on considère que
 » les Auteurs de son temps se piquoient, non pas
 » simplement d'écrire, mais de buriner & de
 » sculpter leurs ouvrages. Isocrate employa dix
 » années, au moins, à composer son (8) Panégy-
 » rique. Platon, à l'âge de quatre-vingt-ans, re-
 » touchoit encore ses Dialogues, & sans cesse
 » travailloit à y mettre de l'élégance. Quoi! ne
 » loue-t-on pas un Peintre, un Graveur, de re-
 » chercher leurs ouvrages avec la dernière exac-
 » titude? Un Orateur doit, à bien plus forterai-
 » son, se donner les mêmes soins; outre que ces
 » soins ne sont ni pénibles ni ingrats, du mo-
 » ment que l'expérience les rend familiers; &
 » sur-tout lorsqu'à l'exemple de Démosthène, une
 » jeunesse studieuse aura bien fait tout ce qu'il
 » faut pour se former le goût & l'oreille. «

Ainsi parle ce double Rhéteur dont les sages
 réflexions pourroient n'être pas inutiles dans
 le siècle où nous sommes, bien différent de ce

(7) De ces deux Juges, l'un est à mépriser pour un
 honnête homme. Mais plus un Auteur sera honnête
 homme, plus il fera d'efforts pour se concilier l'autre.
Servi igitur iis etiam Judicibus, qui multis post sæculis
de te judicabunt. Cic. pro Marcello, cap. 9.

(8) Le *Panégyrique d'Isocrate* n'est pas l'éloge de
 cet Orateur, mais le titre d'un de ses plus fameux Dis-
 cours; & c'est un terme consacré en notre langue,
 comme l'a remarqué M. Despréaux sur le chap. III. de
 Longin.

454 PROSODIE FRANÇOISE.

siècles où l'on ne souffroit que des Ouvrages *sculptés & burinés*. On veut trop écrire aujourd'hui ; On ne veut prendre ni le temps ni les soins nécessaires pour produire du bon ; & , parce qu'on lit peu les Originaux, peu de gens ont l'idée du parfait. Au moins ne devoit-on pas négliger ce qui résulte plutôt de l'art que du génie. On n'est pas maître de se donner des talents ; on est maître de se donner des connoissances, qui, toutes seules, à la vérité, ne feront pas un bon Ecrivain, mais sans lesquelles aussi on ne sauroit bien écrire. Telle est la science de la Prosodie : la plus facile & la moindre des sciences pour qui veut l'acquérir, mais aussi une de celles dont l'ignorance peut le plus nuire. Quatre ou cinq de nos Poètes nous ont fait sentir parfaitement que notre Langue se prêtoit à l'harmonie : quelques morceaux choisis de nos Orateurs ne laissent pas lieu d'en douter : pourquoi donc ne pas étudier les moyens de perfectionner un Art dont nous connoissons le prix, & dont nous voyons que les progrès ont été déjà si heureux ?

